

24 images

Court métrage Québec

Philippe Gajan et André Roy

Court métrage Québec
Numéro 131, mars-avril 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/12723ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gajan, P. & Roy, A. (2007). Court métrage Québec. *24 images*, (131), 16–18.

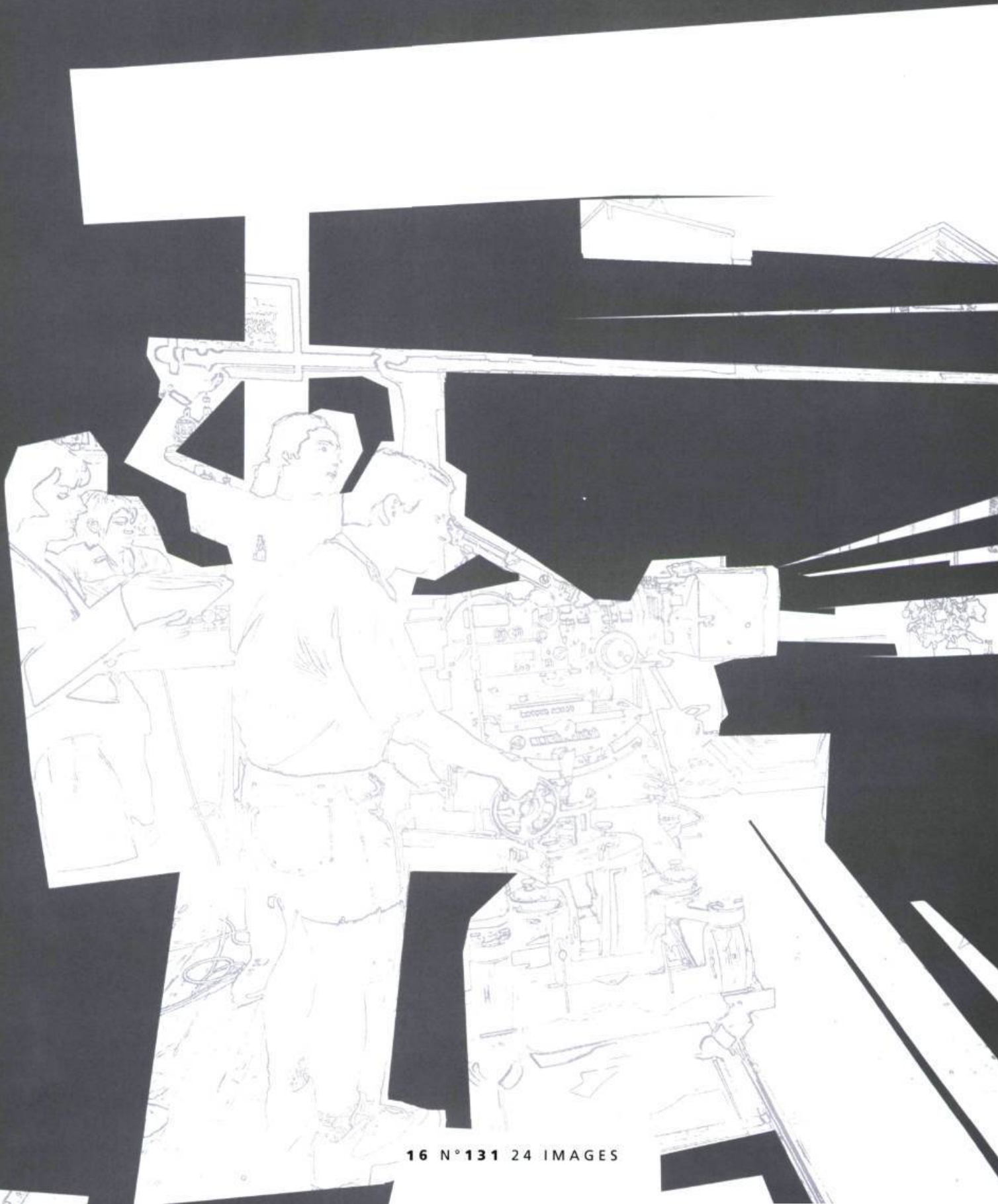
Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



COURT MÉTRAGE QUÉBEC

Dossier préparé par Philippe Gajan et André Roy

Pour *24 images*, parler de court métrage, c'est avant tout parler de cinéma. Cette évidence mérite d'être rappelée quand on sait la difficulté à exister qu'ont les films de cette durée. Malgré une très riche tradition, comme en témoigne le texte de Robert Daudelin, « Courts et indispensables » (p. 19), le court métrage reste le parent pauvre de la diffusion et de la distribution, en salles autant que sur le petit écran. Et c'est pourquoi la revue a décidé de lui consacrer un dossier et un DVD. Ce n'est que justice.

Pourtant, depuis le début de ce deuxième siècle de cinéma, le court métrage semblait avoir le vent en poupe. Dans la foulée d'un impérial Festival de Clermont-Ferrand, le « Cannes » du court métrage, Éric Bachand (« La promesse du court », p. 21) trace sur dix ans les grandes lignes d'une embellie, voire d'une explosion de l'accessibilité du court métrage au Québec, tant aux modes de production qu'aux plateformes de diffusion. Bien sûr, on connaît en partie les raisons de cette embellie qu'ont symbolisée, entre autres au Québec, la naissance et l'essor du mouvement Kino, mais aussi l'avènement des nouvelles technologies : la mini-DV, cette fameuse petite caméra, les logiciels de montage sur ordinateur, Internet. L'ère du « Do it yourself » et du « directement du producteur au consommateur » semblait promise à un bel avenir. Las ! Dix ans plus tard, au moment où, encore symboliquement, la plateforme Silence on court ! vient d'être fermée, le court métrage ne s'est pas imposé, notamment sur Internet. Au pays de *YouTube* et autres *Myspace*, c'est le format clip qui sévit, avatar d'un croisement entre film de famille et farce estudiantine, quand le but de l'exercice n'est pas tout simplement la promotion tous azimuts.

>>

Mais avant que ne se referme peut-être cette parenthèse, *24 images* a voulu parler à sa manière de cette effervescence. Le panorama du court métrage québécois récent (p. 24 à 33), que nous dressons en trente et quelques films, se veut le reflet de la qualité et de la diversité de la production des cinq dernières années. On retrouve parmi ces films autant de signatures cinématographiques affirmées que de raisons d'espérer. Il y a aussi le sentiment que non seulement des cinéastes sont nés, mais qu'ils « font école ». La parenté de cinq des six films (à l'exception de *Le petit oiseau va sortir* de Samer Najari) inscrits sur le DVD *Québec court* (p. 22 et 23) est d'ailleurs frappante : films narratifs tournés en région, habités par des sujets sombres, contemporains abordés sur le mode contemplatif, ancrés dans une tradition cinématographique, mais aussi produits et réalisés par des amoureux du cinéma, ces cinq films ont tous connu (ou connaissent actuellement) une belle carrière internationale dans les festivals. On pourrait ajouter d'autres noms à cette « école », comme ceux de Denis Côté et de Rafaël Ouellet ; on peut lire aussi le texte que Fabrice Montal consacre ici à la trilogie de Nicolas Roy (« Trilogie de l'indicible », p. 31). Cinq de ces cinéastes prometteurs et un producteur ont accepté de nous rencontrer dans le cadre d'une table ronde (p. 32 à 37). Ils ont entre 25 et 35 ans, déjà une « feuille de route » crédible et certains sont sur le point de franchir le Rubicon, c'est-à-dire de tourner leur premier long métrage, quand ce n'est pas déjà fait.

Quant au film de Samer Najari, ancien élève du Fresnoy, il est aussi admirable que courageux en « osant » aborder le thème des attentats suicides, et il illustre toute la diversité et l'engagement du cinéma d'ici venu d'ailleurs. Car le court métrage n'est pas (que) l'école du long, le douloureux apprentissage permettant d'acquiescer ses galons de cinéaste. Il est un mode d'expression à part entière, quand il n'est pas tout simplement la norme pour beaucoup. Le cinéma d'animation, le cinéma expérimental ou encore la vidéo (lire le texte de Luc Bourdon « À longue ou courte vue », p. 38 et 39) se présentent rarement sous forme de long métrage. Il y a, bien sûr, plusieurs raisons à cela : leur non-assujettissement à des impératifs commerciaux, la somme de travail que représentent la créa-

tion et l'assemblage de ces quelques minutes, et bien d'autres. Mais le plus intéressant – et c'est peut-être là que le format court prend tout son sens – est l'adéquation entre liberté artistique et création originale, souvent considérée comme l'unique « récompense » du court métrage.

Il n'existerait pas d'effets spéciaux hollywoodiens, de longs métrages d'animation de Pixar, de production de Disney et de DreamWorks sans les essais de John Lasseter ou de Zbigniew Rybczynski, pas de vidéoclips sous la forme qu'on connaît aujourd'hui sans les apports du cinéma expérimental, de l'animation et de la vidéo. Si tous s'accordent à dire qu'aujourd'hui le court métrage n'a pas d'avenir commercial, en tout cas au sens où on l'entend traditionnellement, il y a belle lurette qu'on reconnaît l'apport précieux des films courts dans toutes les sphères de l'audiovisuel (y compris dans le domaine du jeu vidéo).

Cela, nombreux sont les jeunes artistes qui l'ont compris au Québec. Nous avons déjà cité Kino, mais de nombreux autres collectifs ont vu le jour ces dernières années à Montréal, relevant le défi d'assumer tout le processus, de la production à la diffusion. Le collectif Double Négatif, par exemple, issu de l'Université Concordia, porte haut le flambeau du cinéma expérimental ; Dérpage, regroupement issu du département de Design de l'UQAM, est extrêmement actif, tout comme le collectif de vidéastes engagés Les Lucioles dédié aux films à caractère sociopolitique. D'autres « écoles » se sont crânement imposées en se dotant d'événements, comme la communauté de réalisateurs de films d'horreur et *gore* très active à Montréal et à Québec, dans la lignée de *Phylactère Cola*.

On n'en finirait pas de nommer toutes les initiatives liées au court métrage. Bref, celui-ci est plus vivant, plus créatif que jamais et, plus que jamais, il a une place à part entière dans le paysage du cinéma québécois, avec ou sans Internet, avec ou sans les festivals. Alors... longue vie au court métrage ! – **Philippe Gajan**